

JACQUES DE RANDOL.

Oh ! Madeleine. Je vous parle en ami...

MADAME DE SALLUS.

En ami prudent...

JACQUES DE RANDOL.

En ami qui vous aime trop pour vous conseiller une maladresse.

MADAME DE SALLUS.

Et juste assez pour me conseiller une lâcheté.

JACQUES DE RANDOL.

Moi, jamais ! Mon plus ardent désir est de vivre près de vous. Obtenez votre divorce, et alors, si vous le voulez bien, je vous épouserai.

MADAME DE SALLUS.

Oui, dans deux ans. Vous avez l'amour patient.

JACQUES DE RANDOL.

Mais, si je vous enlève, il vous reprendra demain, chez moi, vous fera condamner à la prison, vous ! et



rendra impossible que vous deveniez jamais ma femme.

MADAME DE SALLUS.

Ne peut-on fuir ailleurs que chez vous ? et se cacher de telle sorte qu'il ne nous retrouve point ?

JACQUES DE RANDOL.

Oui, — on peut se cacher ; mais alors il faut vivre caché jusqu'à sa mort, sous un faux nom, à l'étranger, ou au fond d'un village. C'est le bague de l'amour, cela ! Dans trois

mois, vous me haïriez. Je ne vous laisserai pas commettre cette folie.

MADAME DE SALLUS.

Je croyais que vous m'aimiez assez pour la faire avec moi. Je me suis trompée, adieu !

JACQUES DE RANDOL.

Madeleine. Écoutez...

MADAME DE SALLUS.

Jacques, il faut me prendre ou me perdre. Répondez.



JACQUES DE RANDOL.

Madeleine, je vous en supplie.

MADAME DE SALLUS.

Cela suffit... Adieu!

(Elle se lève et va vers la porte.)

JACQUES DE RANDOL.

Je vous en supplie, écoutez-moi

MADAME DE SALLUS.

Non,... non,... non... Adieu!

Il la prend par les bras, elle se débat exaspérée.

MADAME DE SALLUS.

Laissez-moi! Laissez-moi! Voulez-vous me laisser partir, ou j'appelle

JACQUES DE RANDOL.

Appelez, mais écoutez-moi. Je ne veux pas que vous puissiez me reprocher un jour l'acte de démence que vous méditez. Je ne veux pas que vous me haïssiez; que, liée à moi par cette fuite, vous portiez en vous le cuisant regret de ce que je vous aurai laissée faire...



MADAME DE SALLUS.

Lâchez-moi... Vous me faites pitié ;... lâchez-moi !

JACQUES DE RANDOL.

Vous le voulez ? Eh bien, partons.

MADAME DE SALLUS.

Oh non ! Plus maintenant. A présent, je vous connais. Il est trop tard. Lâchez-moi, donc !

JACQUES DE RANDOL.

J'ai fait ce que je devais faire. J'ai

dit ce que je devais dire. Je ne suis plus responsable envers vous, vous n'aurez plus le droit de m'adresser de reproches. Partons.

MADAME DE SALLUS.

Non. Trop tard. Je n'accepte pas les sacrifices.

JACQUES DE RANDOL.

Il ne s'agit pas de sacrifice. Fuir avec vous est mon plus ardent désir.

MADAME DE SALLUS, stupéfaite.

Vous êtes fou !



JACQUES DE RANDOL.

Pourquoi, fou? N'est-ce pas naturel puisque je vous aime?

MADAME DE SALLUS.

Expliquez-vous.

JACQUES DE RANDOL.

Que voulez-vous que j'explique? Je vous aime, je n'ai pas autre chose à dire. Partons.

MADAME DE SALLUS.

Vous étiez tout à l'heure trop cir-

conspect pour devenir tout à coup si hardi.

JACQUES DE RANDOL.

Vous ne me comprenez pas. Écoutez-moi. Quand j'ai senti que je vous aimais, j'ai pris vis-à-vis de moi et vis-à-vis de vous un engagement sacré. L'homme qui devient l'amant d'une femme comme vous, mariée et délaissée, esclave de fait et moralement libre, crée entre elle et lui un lien que seule elle peut dénouer. Cette femme risque tout. Et c'est justement parce qu'elle le sait, parce



qu'elle donne tout, son cœur, son corps, son âme, son honneur, sa vie, parce qu'elle a prévu toutes les misères, tous les dangers, toutes les catastrophes, parce qu'elle ose un acte hardi, un acte intrépide, parce qu'elle est préparée, décidée à tout braver : son mari qui peut la tuer et le monde qui peut la rejeter, c'est pour cela qu'elle est belle dans son infidélité conjugale ; c'est pour cela que son amant, en la prenant, doit avoir aussi tout prévu, et la préférer à tout, quoi qu'il arrive. Je n'ai plus rien à dire. J'ai parlé d'abord en

homme sage qui devait vous prévenir, il ne reste plus en moi qu'un homme, celui qui vous aime. Ordonnez.

MADAME DE SALLUS.

C'est bien dit. Mais est-ce vrai ?

JACQUES DE RANDOL.

C'est vrai !

MADAME DE SALLUS.

Vous désirez partir avec moi ?



JACQUES DE RANDOL.

Oui.

MADAME DE SALLUS.

Du fond du cœur ?

JACQUES DE RANDOL.

Du fond du cœur.

MADAME DE SALLUS.

Aujourd'hui ?

JACQUES DE RANDOL.

Quand vous voudrez.

MADAME DE SALLUS.

Il est sept heures trois quarts.  
Mon mari va rentrer. Nous dinons  
à huit. Je serai libre à neuf heures  
et demie ou dix heures.

JACQUES DE RANDOL.

Où faut-il vous attendre ?

MADAME DE SALLUS.

Au bout de la rue, dans un coupé.  
(On entend le timbre.) Le voilà. C'est la  
dernière fois, ... heureusement.